

Benjamin Faucon

Pierre LaBourde et l'affaire du chien

Roman policier



Benjamin Faucon

Pierre LaBourde
et l'affaire du chien

Roman policier

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4343-4

Dépôt légal : Décembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

I

Janvier 2008

Le visage de Pierre était grave au moment où ses pieds le guidaient à travers les rangées de sièges d'un vol transatlantique qui le mènerait vers le Nouveau-Monde. Ce monde tant rêvé lui était enfin accessible après avoir mis en attente sa vie durant une année afin de satisfaire aux procédures d'immigration pour venir s'établir au Canada. Tant de stress, de questionnements pour un simple tampon dans son passeport. Ce mince jet d'encre sur une feuille lui ouvrait pourtant les portes d'un pays aussi vaste qu'inhabité où tous les rêves de grandeur et d'avenir étaient possibles pour celui qui y tentait sa chance.

Un vol de 8 heures l'amènerait au-dessus de l'Atlantique, océan impétueux qui avait englouti tant d'âmes chancelantes sur ces eaux hostiles et probablement de nombreuses autres boîtes de conserve volantes comme celle où il se trouvait actuellement, pensa ironiquement Pierre.

Il avait toujours détesté prendre l'avion. Il trouvait cela idiot de laisser sa vie entre les mains d'un pilote qui était probablement sous calmants depuis que sa

maîtresse l'avait quitté. Enfin, ces huit longues heures seraient agrémentées par un succulent repas noté « un diamant » servi sur un plateau de plastique aux reflets chatoyants. Le tout accompagné d'une liqueur servie dans un verre, lui aussi de plastique, bref à se demander si la nourriture, vue son allure, n'était pas un dérivé de plastique elle aussi. Heureusement, pour se divertir, Pierre attendait avec impatience de connaître les films qui allaient être diffusés durant ce vol formidable. Allait-il s'agir d'un succès des années 90 ou plutôt d'une comédie ratée de notre dernière décennie ?

Pierre sortit de sa torpeur et lança un regard au-delà du hublot de la carlingue givrée de l'avion. Il aperçut une étendue d'eau parsemée, ci et là, de nuages aux allures de mouchoirs jetés aux vents. Il était en train de franchir une barrière psychologique et culturelle immense mais, malgré ses nombreuses lectures et son goût insatiable pour les sports et la nourriture nord-américaine, il ne découvrirait cette différence qu'en remettant ses pieds sur cette bonne vieille Terre. Le tour vite fait des journaux le laissa sans occupations si ce n'est de lancer, de temps à autre, un regard aux hôtes qui, d'ailleurs, auraient toutes amplement satisfait son besoin d'amour. Toutefois, seul le membre masculin de l'équipage lui accordait ce sourire coquin rempli d'extase et d'envie.

Pierre consulta son bloc-notes et écrivit cette remarque brillante : « de l'autre bord de l'océan les enfants semblent voguer en pleine insouciance d'un règne que leurs parents leur accordent sans équivoque ». Si seulement la moitié des adolescents européens avait eu droit à ce traitement, les prisons de ces pays auraient explosé sous l'impact d'une

criminalité grandissante. En effet, Pierre remarqua rapidement que même si les enfants québécois étaient bruyants, reste que personne ne s'en inquiétait et, à en regarder les adultes, il n'y avait aucun doute à avoir sur ce type d'éducation. La sienne avait été plus rude, son père était du genre « terroir profond », là où l'éducation se fait à coups de larmes et de revers physiques. Cependant, bien que durant son adolescence, sa volonté de rébellion et de révolution familiale ait hanté son comportement, il ne regrettait plus cette éducation qui lui avait forgé des valeurs indétronables faisant de lui la coqueluche de ces vieilles dames. En effet, son attitude serviable et respectueuse des aînés lui valait ces sourires et ces compliments de dames matures, voire âgées. À y penser, seules ces femmes d'expérience vantaient sa beauté qui, semble-t-il, devait laisser indifférentes les jeunes femmes. La véritable réponse à ce questionnement intérieur, était la timidité excessive de Pierre envers les personnes du sexe opposé. À part rire avec elles, il était incapable de leur faire la cour correctement. Ses approches manquées étaient nombreuses, mais surtout calamiteuses. De ses tentatives directes « veux-tu sortir avec moi ? » ou ses silences et ses sourires enfantins en espérant que la femme vienne à lui, Pierre était ce genre d'homme à la fois sexe-symbole et icône intouchable. Intouchable, car désespérément rongé par la timidité malgré que la nature ait été généreuse à son endroit. De plus, il prêtait une grande attention à sa coiffure et son rasage impeccable rappelait ces vedettes américaines des années cinquante. Il copiait tout de ses idoles, leurs attitudes, leurs regards, leurs façons de s'exprimer, le tout agrémenté d'une sauce

française mal tournée. Ce qu'il y avait de plus élégant dans le monde des détectives privés était au service des particuliers français et allait l'être aux Québécois.

Pierre sortit de ses rêvasseries en tous genres lorsque l'hôtesse aux hanches de guépard déambula dans les allées en annonçant l'arrivée prochaine à l'aéroport Pierre-Elliott Trudeau.

Pierre emprunta les corridors et autres serpentins qui guidaient le troupeau de gens à travers les dédales de l'aéroport. Il prit la direction des services d'immigration où l'attendait son premier contact avec la population québécoise.

L'agent d'immigration était bien gentil, les procédures ne prirent pas longtemps, mais furent interrompues par les problèmes d'accent lorsqu'il s'agissait de prononcer le nom de la rue où Pierre allait résider. En effet, en Français fraîchement immigré, il était hors de question de prononcer un mot anglais à l'anglaise, déjà que le mot était dans la langue de l'ennemi. Bien que cela faisait plus de cinq cents ans que la guerre de cent ans était terminée, les Français détestaient toujours autant les Anglais et vice-et-versa. Pierre s'entêtait, en bon normand, à continuer à prononcer le nom de la rue Walnut avec un beau « u » malgré l'air sourcilleux de l'agent qui lui répondait avec la prononciation anglaise. Comprenant l'entêtement de son interlocuteur, l'agent rumina quelque peu et continua les procédures.

– Vous recevrez votre carte d'ici un mois. Bienvenue au Québec, s'adressa l'agent au Français entêté.

– Ah merci c'est gentil, lui répondit Pierre. Vous savez c'est très agréable de se faire accueillir si

poliment... .. dit Pierre qui s'élança dans un monologue interminable.

L'agent eut le temps de regarder cent fois de chaque côté de lui, mais à son grand désarroi, aucune autre personne ne vint se tenir en file derrière ce Français qui ne cessait pas de parler.

Satisfait de sa conversation en sens unique, Pierre reprit sa valise en main et salua l'agent qui en était rendu à prier pour qu'il parte, chose étrange pour lui qui avait fui la religion depuis la Révolution tranquille.

Pierre savoura cet accueil qui dépassait ses attentes et s'engagea d'un pas ferme en direction de la salle de récupération des bagages.

Le bâtiment était immense, les murs blancs contribuaient à agrandir la pièce en illuminant le tout, tandis que les tapis roulants distribuant les valises étendaient la surface vers des longueurs infinies. Cette image correspondait parfaitement à ce que Pierre se faisait de l'américanité de l'architecture. Le détective LaBourde fut tiré de son émerveillement lorsque ses bagages noirs, couleur parfaite pour passer inaperçu, vinrent pointer le bout de leur nez au commencement du tapis roulant. Il se tint droit comme un « i » durant deux minutes, le temps que ses valises viennent à lui. Il prit son temps pour les ramasser puis se dirigea vers la sortie. Il fit une halte au bureau de change, histoire de se procurer des devises locales et, bien entendu, critiquer les frais demandés par ce bureau qui, selon lui, était une vraie mafia. « Si j'avais su, j'aurais mieux fait de trouver un centre de blanchiment d'argent, car eux, au moins, ne volent pas leurs clients, dit-il tout haut devant la caissière qui en était tout insultée. »

L'air sûr de lui, il se présenta en face des portes coulissantes de la sortie et son visage fut violemment balayé par un vent glacial. Ses narines se refermèrent brusquement sous le choc hivernal mais, il sentit le froid rentrer dans son conduit nasal. Son nez gela en son intérieur et, les deux jours suivants, il moucha du sang. Ce fut la première claque québécoise et il en était ainsi lorsqu'on s'en venait à Montréal un jour de tempête et qu'on passait d'un 20^{oc} européen à un – 20^{oc} nordique.

Un instant refroidi par le climat, il coiffa sa tête d'une chapka en poils synthétiques venant directement de Russie. C'était le seul souvenir qu'il avait ramené de ce pays, mis à part quelques romances féminines qui n'avaient pas abouti. Il avait opté pour la version artificielle, car il avait toujours détesté les fourrures. Pour lui, la chasse était une affaire de gens en tutu, d'hommes en manque de sensation et incapable d'affronter la Nature d'égal à égal, soit seulement avec les attributs corporels qu'elle avait accordés à l'être humain. « Oui, se dit-il, si ces gens étaient courageux, ils n'auraient pas peur d'affronter un ours à mains nues ou iraient à la guerre affronter leurs semblables tout autant équipés d'objets mortels qu'eux et s'entretueraient tous. »

Pierre se mit en file pour prendre le taxi et entra dans une voiture lorsque vint son tour. Le chauffeur fut surpris de son allure, car on ne voyait pas souvent un homme porter une tuque soviétique avec fierté tout en ayant l'air aussi stupide. Le chauffeur pakistanais ne lâcha pas du coin de l'œil son passager en le toisant en permanence grâce à son rétroviseur intérieur. Cela commença d'ailleurs à inquiéter le détective LaBourde qui se demandait si le conducteur du taxi ne planifiait

pas un kidnapping envers sa personne. Il avait d'ailleurs entendu que c'était une pratique courante d'enlever des gens en leur faisant croire qu'on les conduisait à leur destination demandée alors qu'on les verrouillait et s'en était fini de leur liberté. Et puis, même si l'action se situait au Canada, Pierre avait été nourri aux actualités américaines et il en résulta une conception géopolitique totalement formatée. En effet, Pierre et les clichés ethniques faisaient bon ménage et cela dictait sa vie et ses enquêtes, mais jusque-là, il ne s'était jamais fait enlever. Cependant, il se méfierait toujours de la théorie du complot, car le mal était partout. En effet, depuis ces temps malheureux où les deux tours s'étaient effondrées, Pierre LaBourde s'attendait à ce que la situation s'envenime quelque peu et que les esprits dégénèrent davantage.

L'auto poursuit sa route sous la neige qui continuait de couvrir les toits et les routes de Montréal. De temps à autre, l'essuie-glace balayait le pare-brise, qui, quelques secondes plus tard, était à nouveau recouvert d'une épaisse couche de flocons. De l'autoroute, la ville ressemblait à un brasier fraîchement éteint, des bâtiments de couleur sombre étaient ensevelis sous un voile opaque d'où se dégageaient d'épaisses colonnes de fumée s'élevant vers un ciel des plus gris. « L'hiver bat son plein, se dit-il, mais cela correspond à ce que je cherchais. »

La chaleur l'avait toujours énervé, car selon sa grande explication : « quand il fait chaud, on transpire et transpirer m'énervé et je n'aime pas m'énervé donc cela m'énervé encore plus de m'énervé ! ».

Effectivement, c'était toute une théorie et il était donc parti à la rencontre du grand froid, des flocons et des ours. Pourquoi les ours ? Allez savoir, Pierre

comptait parmi cette grande majorité de gens qui aime les ours sans vraiment savoir pourquoi si ce n'est le fait d'avoir surement serré trop fort leur version en peluche étant jeune.

Arrivée à destination, l'auto se rangea le long du trottoir et le conducteur se retourna pour annoncer le coût du trajet à son passager. Pierre sortit quelques billets de son portefeuille et laissa un généreux pourboire au chauffeur qui eut l'air surpris.

– Est-ce que c'est correct Missieur, questionna le Pakistanais dans un mélange d'hésitation et d'accent du Moyen-Orient.

– Pourquoi, y a-t-il un problème, s'inquiéta Pierre qui fut grandement surpris de la question du conducteur ?

– Euh non... tout est correct Missieur. Bonne journée, lui répondit le chauffeur qui peinait à réaliser que le Français venait de lui laisser 20 % de pourboire.

Pierre descendit de l'auto et se retourna au même instant où le taxi reprenait sa route vers une destination encore inconnue. Pierre se gratta la tête en se demandant pourquoi ces gens étaient aussi étranges, puis prit ses valises en main. Il leva son regard et essaya d'observer l'architecture en face de laquelle il se tenait. Les flocons, qui continuaient de tomber allègrement, obstruaient sa vue et l'impression généralement laissée par l'imposante vue des gratte-ciel du centre-ville, ne fit pas, cette fois, son effet. Seuls quelques étages étaient visibles avant que les grandes tours ne s'enfoncent dans les abîmes nuageux. Déçu de ne pouvoir pleinement profiter de l'instant, le détective LaBourde s'avança

en direction de l'immeuble qui surplombait la rue. Il franchit le seuil d'entrée et poussa les portes tournantes.

Le 1900, rue Walnut, était un de ses malheureux vestiges des années 1960, années durant lesquelles l'architecture de béton était la reine de toutes les constructions. À cette époque, de grandes tours de béton brut s'élevèrent à travers le Monde et changèrent définitivement le visage de nombreuses villes. Le bâtiment avait été suivi par d'autres représentants de la même espèce architecturale, tous plus laids les uns que les autres. Les pluies successives et les hivers rigoureux du Québec avaient fini par tacher l'extérieur de ces mastodontes de ciment. La valeur de la rue ne souffrait pourtant pas de cet aspect visuel, car sa situation avantageuse dans le centre-ville de Montréal lui conférait ce pouvoir spéculatif qui est de fixer des loyers exorbitants.

Pierre LaBourde marcha le long des tapis détrempés par les milliers de souliers pleins de neige qui, chaque jour, foulaient cet endroit. Il arriva devant une porte portant une plaque qui annonçait le lieu de travail de l'agent de location. À son grand désarroi, une feuille collée maladroitement en dessous de l'écriteau indiquait que l'agent s'était absenté une demi-heure pour dîner. L'attente fut longue, très longue !

Le bureau se situait vis-à-vis des deux ascenseurs de l'immeuble, et un va-et-vient incessant d'occupants agitait le corridor dans lequel Pierre attendait. Le sourire sur son visage s'estompa au fur et à mesure que les aiguilles de sa montre essayaient de se rattraper en tournant en rond. Finalement, une heure et demie plus tard, un jeune homme à l'allure branchée apparut au

début du couloir. Il se dirigea en direction de la porte tout en sifflotant et ne manqua pas de saluer le détective avant de refermer la porte derrière lui. Les yeux de Pierre sortirent hors de leur orbite et il resta un temps pantois. Remis de son étonnement, il se décida à cogner à la porte avant de la pousser timidement. Il laissa sa tête passer dans l'ouverture et lança un « bonjour ».

– Rentre, c'est ouvert, lui répondit l'agent de location.

Pierre LaBourde s'engagea dans le bureau à la rencontre de la voix et dut se faufiler entre les cartons et piles de papiers en tous genres afin de se rendre en face de son interlocuteur. Ce dernier le pria de s'asseoir. Pierre s'exécuta et s'assit en essayant d'oublier le tapis de poussières qui recouvraient le fauteuil. Gino, l'agent de l'immeuble, était un homme à peine âgé d'une trentaine d'années. Il portait en guise de serre-tête des lunettes de soleil. Ses cheveux étaient noirs et luisaient par l'épaisse couche de gel coiffant qu'il utilisait chaque matin. Gino était né au Canada, de parents italiens mais, comme beaucoup de gens dans sa situation, il se disait Italien avant tout et arborait fièrement son gilet fabriqué dans l'état européen. Pierre trouvait que ces « Italiens » nés partout à travers le monde, sauf en Italie, étaient de curieux personnages. Cependant, leur façon de parler, leurs gesticulations perpétuelles et leur fierté inébranlable les rendaient attachants. Après tout, Pierre aimait le théâtre et avait l'impression que ces gens évoluaient en permanence sur une scène et une seule conversation devenait le prétexte pour assister à un ballet de mains.

Gino sortit un bail d'un des tiroirs de son bureau et le présenta à son futur locataire. Les formalités administratives ne durèrent que peu de temps, puis l'agent d'immeuble guida Pierre vers l'ascenseur. Dix minutes plus tard, l'ascenseur s'ouvrit aux deux hommes. Gino feint de ne pas avoir l'air embarrassé et fit à son locataire un sourire dentifrice. Le détective ricana en son for intérieur en voyant les dents scintillantes de l'agent et s'engagea dans l'appareil élévateur. La propreté n'était pas parfaite, ce n'était point la faute du personnel d'entretien, mais plutôt de la mauvaise conduite des habitants. Ceux-ci ne se gênaient pas de jeter des détritrus en sachant bien qu'un employé les ramasserait le lendemain. Pierre trouvait ce genre de comportement répugnant, cependant il allait devoir apprendre à supporter ce quartier, pour au moins, les prochains mois.

Ce coin de centre-ville était un grouillement de citoyens de tous horizons et les odeurs des différents étages de la tour en étaient les témoins. À cela se rajoutait une multitude d'étudiants qui créait la majeure attraction du quartier. Le détective devait accepter de vivre dans cet immeuble le temps de se retrouver une enquête pour déménager vers un endroit plus agréable.

L'ascenseur s'arrêta au quatorzième étage. Il s'agissait en fait du treizième étage qui avait changé de nom, car, comme dans beaucoup de bâtiments à Montréal, cet étage avait été banni du langage architectural. Pierre LaBourde resta bouche bée face à cette énigme : pourquoi changer le nom réel d'un étage ? Gino regarda d'un air étonné son nouveau locataire qui était immobile face au compteur de l'ascenseur alors que la porte restait grande ouverte.

L'agent d'immeuble dut s'étirer afin de bloquer l'ascenseur qui tentait de se refermer. L'appareil élévateur fit retentir une sonnerie stridente alors que Gino sacrifiait son pied afin que la machine ne redescende pas au rez-de-chaussée. Ce bruit sourd sortit Pierre de ses rêvasseries. Il s'engagea dans le couloir à la suite de l'agent et admira un temps la décoration hideuse qui y régnait. Le sol était divisé en deux sections longilignes : d'un côté du couloir, une céramique blanchâtre aux reflets boueux tranchait fortement avec le tapis grisâtre qui servait d'éponge aux bottes des habitants. Le climat hivernal n'aidait en rien à entretenir convenablement l'intérieur du bâtiment et la tempête qui faisait rage à l'extérieur ne soutenait aucunement Gino dans la location de ses appartements dits « luxueux ». L'agent des locations pensait sincèrement que cette bâtisse était un fleuron de Montréal en matière de logements haut de gamme. Gino Di Rollo ne travaillait pas n'importe où, et il le faisait savoir à quiconque parlait avec lui. Si l'emploi n'était pas assez valorisant, il se chargeait de le rendre incroyable. Et c'était le cas ici : le 1900 Walnut était un taudis dans un habit de vison. Rien ne fonctionnait correctement : les lumières éclataient chaque semaine, les ascenseurs n'étaient d'aucune confiance et dès que les yeux des locataires s'aventuraient en dessous des meubles de cuisine ou à travers les grilles de ventilation, des trous et de la moisissure s'offraient à eux en guise de paysage. Mais, depuis que Gino avait repris en main le département des locations de l'immeuble, il avait transformé l'apparence verbale du bâtiment. Les prix avaient grimpé, mais les services et les appartements étaient restés les mêmes. C'était cela, l'effet « Gino rénovation ».

L'agent des locations prépara son plus grand sourire et ouvrit la porte de l'appartement #141 ;

– Et voilà, le palace del signore. Voilà voilà, ma que c'est beau, regarde-moi la clarté et la vue, tu es chanceux mon ami, s'exclama Gino qui était en pleine possession de son art de vente.

Pierre LaBourde, sourit ironiquement à l'écoute du discours de son interlocuteur et soupira un instant à la vue du ½ qui s'offrait à lui. Puis il coupa court au beau discours de Gino :

– C'est parfait, lui rétorqua Pierre.

Le détective chercha du regard sa valise noire, et après quelques recherches, en ressortit son portefeuille. Il s'acquitta du loyer et raccompagna l'agent des locations des quelques mètres qui les séparaient de la porte. Une fois seul dans l'appartement, Pierre LaBourde se retourna et regarda l'espace qui s'offrait à lui. En dépit du nombre de pièces, la grandeur était satisfaisante et frôlait les 350 pi². « C'est amplement suffisant pour commencer, se dit-il. »

Il posa ses valises et s'approcha des meubles. Ceux-ci étaient tous issus du même fabricant au nom simpliste. Ce dernier faisait fureur à travers le Monde, bien que l'on puisse se demander pourquoi, car ni la qualité ni le prix n'étaient avantageux. Une fois assemblés, il ne valait mieux pas s'amuser à les démonter sauf, si l'on était muni d'une patience incroyable pour les puzzles. Néanmoins, le style des meubles et le nouveau plancher flottant rehaussaient l'allure générale. Les murs avaient été fraîchement repeints et on pouvait encore voir les gouttes et les coulures sur le sol. Gino avait sûrement dû payer à l'heure les ouvriers et, voyant le caractère radin de

leur employeur, ils s'évertuèrent à finir le plus rapidement possible afin de s'en aller vers un autre chantier. Malgré l'impression de travail inachevé laissé par l'ensemble, le détective LaBourde apprécia le silence de l'appartement. Le bruit extérieur ne s'entendait pas, bien que la rue sur laquelle se situait le bâtiment, était souvent congestionnée par le trafic routier. Les voisins ne semblaient pas être vivants. « Étaient-ils tous en état de dissolution à l'instar de la tour dans laquelle ils évoluaient, se demanda Pierre. »

Pierre déplia le canapé-lit et s'étendit un instant, après avoir pris soin de plier convenablement son haut de complet sur une des deux chaises de sa cuisine. La résistance de la plinthe électrique fit un léger claquement, et quelques secondes plus tard, une forte odeur de poussière brûlée imprégna la pièce. Pierre se releva et inspecta en grommelant le système de chauffage. Il avait été également repeint lors de la remise à neuf de l'appartement mais, le ménage n'avait pas été fait depuis longtemps. Le détective souffla dessus et éternua tout de suite après, alors que sa tête tout entière flottait parmi un nuage de saleté. Il alla s'essuyer sa face au-dessus de l'évier de cuisine mais, eut un vif mouvement de répulsion lorsqu'il vit une eau jaunâtre s'écouler du robinet. Pierre laissa l'eau couler une minute puis, peu à peu, elle reprit sa couleur naturelle dans un dernier vrombissement de tuyauterie.

Le visage nettoyé, le détective LaBourde s'approcha de la fenêtre, contempla une minute durant le paysage qui s'ouvrait devant lui. Les vitres n'avaient pas été lavées depuis l'été dernier, et la grisaille de la saleté collée dessus donnait un aspect lugubre à la scène. La neige tombait toujours sur

Montréal, les toits apparaissaient comme des chapiteaux blanchâtres tandis que les rues formaient des rivières où se mélangeaient, depuis plusieurs jours, les flocons et les gaz d'échappement. Pierre sentit en lui-même un brin de satisfaction mélangé à la crainte de l'inconnu qui se dressait devant lui. Ce monde pouvait lui offrir de nouvelles enquêtes, mais aussi l'échec. Il en était de même pour tous les immigrants. Seuls les plus convaincus dans leur choix de s'installer au Québec réussissaient. Pierre était tenace et ne lâchait jamais une affaire, quoi que cela lui en coûte. C'était un des traits de caractère qu'il avait hérités de son père. Malheureusement, cette qualité allait de pair avec un entêtement féroce à un point tel qu'il devenait aveugle face à ses erreurs de jugement et à son idiotie exaspérante. De sa mère, il avait obtenu l'envie continuelle de parler des heures durant à n'importe qui. Il n'avait jamais réussi à s'en rendre compte, même lorsque sa tendre mère s'embarquait dans un flot de paroles et qu'il devait combattre l'ennui engendré par l'écoute de ce monologue. Il aimait parler et qu'à cela ne tienne, il ne changerait pas.

Pierre passa le reste de la journée à défaire ses valises et à empiler ses affaires aussi bien qu'un homme sait le faire. L'allure finale de ses piles de vêtements ressemblait plus à un champ de tours de Pise, qu'à un étalage d'un magasin d'habits masculins. « Je me demande bien comment les vendeurs de linge pour hommes sont capables de plier correctement des vêtements sans que rien ne dépasse, dit le détective LaBourde. À moins que ces hommes vivent en couple et ne disposent pas d'une femme pour les éclairer sur ce point, les forçant ainsi à

décider qui des deux doit savoir comment exécuter proprement cette tâche, cela m'est impossible d'imaginer de développer cette aptitude. »

Pierre sortit de sa réflexion machiste et soupira à la vue de son rangement si piètrement réalisé. Une femme manquait dans sa vie, et ce n'était certainement pas en gardant sa vision rétrograde du monde qu'il rencontrerait et séduirait un membre du sexe opposé. Au fond de lui, il n'était pas si négatif à l'encontre des femmes cependant sa vision était encore embrouillée par le carcan structural de la société française des dernières décennies.

Pierre regarda à nouveau par la fenêtre et vit la nuit qui s'approchait à grands pas. Son corps ressentit les premiers effets du décalage horaire qui l'appelaient à les rejoindre dans le lit. Il bâilla dans un fracas de postillons, puis se glissa sous les draps du lit et s'endormit.

II

Pierre ouvrit un œil sur son environnement et entendit la faim l'appeler en son for intérieur. Il sortit péniblement de son lit, s'étira un instant, puis reprit une silhouette d'hommes des cavernes mal réveillé. Il manqua de trébucher sur un des sacs qui traînaient sur le sol, puis se dirigea vers la salle de bain. Pierre abaissa l'interrupteur et cacha aussitôt ses yeux en prévision d'un afflux massif de lumière. Le néon crépita un instant en dégageant des traits jaunâtres et s'éteint subitement. Le détective releva l'interrupteur avant de le rabaisser à nouveau mais, rien ne se produisit. Il répéta l'action une dizaine de fois et le miracle s'en vint. Pierre se gratta la tête un instant en se demandant si, ici, la lumière fonctionnait aussi bien que les anciens moteurs de voiture qui nécessitaient une excitation mécanique pour démarrer. Il sortit de sa trousse de toilette un rasoir électrique et le mit en marche. Un léger ronflement électrique s'entendit dans la pièce tandis que la peau du détective était en train de retrouver son aspect lisse. Plus d'une vingtaine de minutes lui était nécessaire chaque matin afin qu'il cesse de se racler le visage avec les

incessants passages des lames affûtées. À la fin de chaque séance, le visage de Pierre affichait un teint rougeâtre, car l'épiderme autour de sa bouche était fortement irrité. Pierre en voulait à la terre entière dès qu'une coupure apparaissait sur son visage, suite à ce moment de supplice matinal. Il n'aimait pas que son apparence souffre d'un accroc et dès qu'il avait à mettre un pied hors de chez lui, son apparence devait être irréprochable. « C'est en étant parfait qu'on passe inaperçu, se répétait sans cesse Pierre. »

Sa doctrine était bizarre et son application l'était tout autant. En effet, s'habiller en complet et lunette de soleil pour suivre un suspect à moins de 5 mètres dans les rues de Marrakech, laissait à désirer comme déplacement furtif. Cependant, le détective LaBourde trouvait toujours une réponse à l'inexplicable, et donner une explication d'une heure à un sujet banal ne le dérangeait en rien. Aucune enquête ne lui avait jusqu'à présent résisté et selon lui, le succès devait être pleinement attribué à sa rigueur, qu'elle soit morale ou vestimentaire. Pierre sortit en sursaut de sa torpeur léthargique alors qu'il était en train de se raser le front. Il ne s'était rendu compte de rien et le plaisir engendré par un massage frontal à l'aide du rasoir électrique n'avait absolument pas éveillé ses soupçons.

Après avoir vérifié l'étendue des dégâts, Pierre rentra dans le bain-douche et tira le rideau derrière lui. L'eau commença à s'écouler de la poire dont Pierre peinait à distinguer le doré original qui se confondait maintenant à la rouille laissée par le temps. Un râlement retentit dans la petite salle de bain, Pierre sortit de la douche et manqua de tomber sur le carrelage qui s'avéra être très glissant une fois

mouillé. Se laver sans savon était plutôt difficile même pour le plus brillant des détectives. Pierre termina sa préparation hygiénique cette fois, sans encombre. Il s'avança hors de la salle et mit son nez dans la penderie. La porte-accordéon manqua de le guillotiner latéralement, ce qui valut à Pierre de tester ses réflexes. En tenant la porte d'une main, le détective choisit sa tenue, son pantalon et son veston gris, le tout agrémenté d'un peu de folie : une cravate à rayures. Il ajusta sa chemise autour de sa taille puis, par-dessus, mit son manteau doublé. Une fois chaussé, Pierre prit son écharpe à la main et ferma la porte de son modeste appartement.

En bien des endroits, la lumière était hésitante, certaines ampoules jouaient les super novae et annonçaient leur mort prochaine. Le détective LaBourde marcha en observant avec soin des deux côtés du couloir, puis put rencontrer un de ses voisins ou du moins sa cuisine. « C'est malheureusement amusant de voir comment certaines personnes aiment faire partager leur cuisine en ouvrant leur porte dès qu'ils font de la friture, dit Pierre avec un brin d'ironie. »

En l'occurrence, le vieux voisin de Pierre affectionnait la cuisine méditerranéenne, mais pas dans son appartement. Le meilleur système de ventilation se trouvait dans le couloir et ce bonhomme-là le savait.

Pierre continua son chemin qui le menait aux ascenseurs, puis appuya vigoureusement sur le bouton d'appel. Un fracas de tôle résonna au sein du puits. Le silence se fit et Pierre put entendre la cabine monter. La porte finit par s'ouvrir et Pierre s'engagea dans l'appareil, pressa le bouton du rez-de-chaussée puis regarda vers le plafond. Un amas de fils électriques

pendait au-dessus de sa tête, mais curieusement l'éclairage y était convenable. Le système de ventilation fonctionnait tout en étant haletant et des guirlandes de poussière virevoltaient autour de la grille du ventilateur. La porte s'ouvrit sur un plancher fraîchement lavé, la femme de ménage salua aussitôt le détective et se remit au travail. Pierre s'avança avec prudence sur la céramique mouillée de peur de tomber. Une fois arrivé devant la porte de sortie, il s'arrêta pour enrouler son écharpe autour de son cou puis poussa fermement la porte. Les gonds bougèrent à peine, et, allant à l'encontre du vent, Pierre dut s'y prendre à deux mains pour sortir à l'extérieur de la bâtisse.

Le ciel était d'un bleu limpide et le soleil réchauffait à peine l'atmosphère. Un épais nuage de fumée sortait des narines de Pierre à chaque expiration tandis que le bout de ses doigts grelottait malgré ses gants de cuir. Les accessoires de Pierre n'avaient pas été conçus pour affronter le froid canadien et bien que leur allure soit fort élégante, leur résistance au froid était par contre fort décevante. Il balada son regard de chaque côté de lui puis choisit de se rendre sur la rue Sainte-Catherine. Le trottoir était parsemé de plaques de glace que les commerçants s'évertuaient à faire disparaître. Peu de passants se trouvaient là, seuls quelques mendiants créaient un peu de paroles dans la rue. La circulation routière était fluide et Pierre sourit à la vue de voitures trimbalant sur leur toit un épais manteau de neige presque aussi haut que l'auto elle-même. Le détective aperçut au loin un supermarché et marcha dans sa direction. La lumière tourna au rouge et il s'arrêta au bord de l'intersection des rues Sainte-

Catherine et Guy. Face à lui, un groupe d'étudiants trainaient devant l'université à dominante anglophone et discutaient calmement. À cela s'ajoutaient tous les gens qui attendaient en ligne de l'autre côté de la rue pour traverser, et Pierre avait l'impression d'être séparé d'une foule d'êtres humains par une marée blanche. Des tas de neige encombraient la rue Guy, et au moment de traverser la route, il dut à maintes reprises tirer sur son pantalon afin de le garder au sec. Sur les murs de béton de l'édifice universitaire qui faisait l'angle de la rue, Pierre distingua une affiche esseulée. Dessus, la photographie de la tête d'un chien prise en gros plan occupait la majeure partie de l'annonce sur laquelle pouvait se lire : « Michelangelo disparu le 22 janvier 2009. Récompense offerte si vous le ramenez à son papa ». Pierre rigola à lecture de ces mots puis détourna son regard. Il slaloma entre les deux-trois personnes qui discutaient devant l'entrée du supermarché et apprécia l'afflux de chaleur en marchant à l'intérieur du magasin. Ce jour-là, ses commissions lui prirent beaucoup plus de temps qu'à l'accoutumée. Effectivement, il s'arrêtait devant chaque produit pour découvrir ce que c'était. Autant les marques que la mise en valeur des aliments étaient différentes et cela rendait ardues ses premiers achats culinaires. D'apparence mince, Pierre mangeait sans excès et se maintenait en forme par un savant calcul du volume de ses plats de pâtes alimentaires. Il n'était pas du genre d'hommes à se tracasser à faire mijoter des petits plats, et un bol de nouilles italiennes lui convenait parfaitement même s'il en faisait son souper quotidien. Cela rendait bien entendu plus aisé le choix des aliments, mais concernant les sauces cela

s'avérait être une tout autre histoire. Pierre avait un faible pour la Florentine, le savant mélange d'épinards et de fromage le rendait affamé rien qu'à l'idée d'y penser. En pleine réflexion quant au choix des recettes d'accompagnement, l'estomac du détective, qui crépitait d'impatience, cria haut et fort qu'il était temps de manger. Pierre LaBourde abrégéa ses courses sous l'impulsion de la famine et sortit du magasin les sacs néanmoins pleins.

Durant son magasinage, les rues s'étaient peuplées, les restaurants commençaient à se remplir par les nombreux travailleurs qui prenaient leur pause déjeuner et la rue Sainte-Catherine montra son vrai visage au détective. Elle était grouillante de monde, l'anglais et le français se mélangeaient au sein des conversations et il était difficile de déambuler calmement parmi cette affluence. Pierre redoubla d'attention en évoluant parmi cette foule et s'énerva en constatant que les gens marchaient d'une façon irrégulière devant lui. Il dut à plusieurs reprises enjamber des bancs de neige pour continuer à se mouvoir sur le trottoir de la rue. Dès qu'il put traverser de bord en bord, il prit une rue perpendiculaire à la grande artère de Montréal et retrouva enfin un endroit pour marcher sans devoir zigzaguer tous les mètres. Il constata que sur chaque poteau de lampadaire de cette rue étaient collées des affiches similaires à celle de l'université. « Décidément, le maître de ce chien donne beaucoup de son temps à chercher son animal disparu, songea Pierre. »

Le détective arriva enfin sur la rue Walnut et soupira de soulagement en entrant dans l'édifice du 1900. En effet, ses bras commençaient à fléchir sous le poids des sacs et il avait grande hâte à se poser à

table. Comme à son habitude, l'ascenseur s'endormit et Pierre dut envisager la possibilité de monter par l'escalier, tant l'attente était longue. Finalement, la machine se débloqua et descendit au rez-de-chaussée pour venir cueillir le détective.

Le ventre rassasié, Pierre LaBourde débarrassa la table et lava le peu de vaisselle engendrée par le plat de pâtes. Il sortit un de ses calepins et s'assit en griffonnant les différentes choses qui, ce matin, avaient attiré son attention. Il regarda les quelques pamphlets que le ministère de l'Immigration lui avait remis et planifia les différentes démarches qu'il devait faire afin de pouvoir travailler. Son principal objectif était d'œuvrer à son compte, mais peut-être devrait-il passer par une agence ou se trouver un employeur avant d'envisager la perspective de travailler en solo.

Le lendemain matin, Pierre se dépêcha afin d'arriver tôt dans les différents centres administratifs du gouvernement. L'attente ne fut pas trop longue et à midi, il se retrouva avec son numéro d'assurance sociale et l'après-midi devant lui. Il décida alors de se promener un peu, histoire de mieux comprendre le fonctionnement de cette ville.

Il déambula le long du boulevard Maisonneuve, apprécia la propreté du quartier aux alentours de la rue Peel, puis remonta vers le Mont-Royal. Il tourna à gauche sur la rue Sherbrooke en direction du musée des Beaux-Arts et flâna devant les vitrines des magasins de luxe. Il se lubrifia l'œil sur les ensembles vestimentaires haut de gamme et se promit de revenir faire des emplettes une fois son premier contrat rempli. Il fut surpris de voir l'écart existant entre les gens circulants sur la rue Maisonneuve et sur la rue

Sherbrooke. En effet, la population fréquentant les axes Sainte-Catherine et Maisonneuve était, pour la plupart, des gens ordinaires. De temps à autre, un portier de bar à danseuses changeait l'atmosphère de la rue et allait à l'opposé d'un homme en veston-cravate marchant d'un pas stressé pour arriver à temps à son rendez-vous professionnel. Toutefois, pour l'ensemble l'allure était plus décontractée sur ces deux rues, quant à l'étincelante sherbrookoise, elle possédait le calme d'une beauté architecturale sans rivale dans le centre-ville si ce n'est le Vieux-Montréal. Elle présentait un mélange de tours, de bâtisses victoriennes aux façades impeccables et de quelques tentatives plus osées de châteaux miniatures. Pierre apprécia terriblement cette rue, certes il aimait le luxe, mais, par-dessus tout, il cherchait la tranquillité offerte par une rue aisée d'un grand centre-ville. Le détective croisa un homme à la démarche fouguese, son nez ressemblait à celui d'un aigle, court et acéré. Ses cheveux blancs volaient derrière lui et son habit en peau d'ours lui donnait une carrure imposante. « Cet homme marche en ne souciant que de l'argent, se dit Pierre à l'instant où il croisait l'être à la fourrure noire. »

Le détective LaBourde se trompait, même si l'argent était une composante importante dans la vie de cet homme, Anastase Goldart était davantage préoccupé par des problèmes autres que financiers.

III

Anastase Goldart, s'était levé ce matin en ronchonnant comme à son habitude. Il détestait être réveillé par son réveille-matin, surtout lorsqu'il était en pleine conversion avec Leonard de Vinci. Ses rêves se passaient, à chaque fois, en pleine Renaissance italienne et c'est d'ailleurs grâce à cela que, selon lui, il était le meilleur expert en arts italiens. Ce collectionneur de peintures avait pignon sur rue dans les beaux quartiers de Montréal. Sa galerie se situait à proximité du musée des Beaux Arts de la ville et sa réputation n'était plus à faire dans le monde culturel. C'était simple, tout le monde l'aimait ou feignait de l'aimer, mais lui n'aimait personne. Seuls les tableaux de grands maîtres avaient une importance à ses yeux. Sa collection était la plus grande en ville, Botticelli, Leonard de Vinci, Raphaël, Fra Angelico, Poussin... Rien ne lui manquait si ce n'est une œuvre de Michel-Ange.

Il avait dédié toute sa vie à compléter la collection de son père. Ce dernier avait voyagé tout au long de son existence pour offrir aux Montréalais, ou tout du moins à ceux qui pouvaient se le payer, le meilleur de

l'art européen de la Renaissance. Mais face à la mort, il avoua le but de toutes ses recherches à son fils, Anastase, et lui laissa le soin de trouver une œuvre de Michel-Ange pour ainsi le faire reposer en paix. Bien entendu son fils lui jura qu'il réussirait et c'est ainsi que Mark Goldart soupira une dernière fois en laissant au pied de son enfant la plus riche galerie d'art montréalaise. Anastase regretta un temps son père avec lequel il avait eu peu de conversion même si celles-ci furent toujours passionnantes, puis s'attela à compléter la collection. Il acquit de nombreuses toiles, fit fructifier les affaires de la galerie, mais échoua pour trouver cette peinture exécutée par la main de Michel-Ange. Ni ses voyages en Italie, ni ses rencontres avec les collectionneurs étrangers ne lui permirent de trouver un vendeur d'une toile du maître italien. Les années passèrent et sa frustration grandit. Aucune occasion ne se présenta devant lui pour parachever sa mission, et le poids de la vie l'accablait de plus en plus. Un beau jour, il eut vent, par le biais d'un obscur étudiant d'origine italienne, qu'un parfait inconnu du monde des arts avait en sa possession une œuvre de Michel-Ange. Cette personne était d'un âge avancé et vivait recluse dans sa vieille maison victorienne dans le quartier Atwater. Anastase s'était aussitôt empressé d'aller à la rencontre de cet homme, mais sa frustration en ressortit encore plus grande. En effet, Marius Tremblay, le propriétaire de la peinture refusait catégoriquement de la vendre, bien qu'il ne connaisse pas grand-chose à l'art, cette toile lui rappelait beaucoup de souvenirs personnels. Il l'avait ramené de Toscane où il avait été déployé avec sa compagnie lors des affrontements victorieux de la fin de la Seconde Guerre mondiale. Elle se trouvait alors

dans un château réquisitionné par les nazis et Marius, au terme d'une attaque contre les Allemands, avait pris cette œuvre, puis avait été renvoyé dans son pays après avoir été blessé.

La toile était de petite taille et représentait une vierge à l'enfant, mais elle ne semblait avoir été qu'une simple étude pour aider l'artiste italien à parachever un de ses chefs d'œuvre. Cependant, les traits du pinceau ainsi que les expressions des personnages étaient, au dire d'Anastase, fabuleux. Après l'avoir vu et en avoir certifié l'authenticité, il avait offert une grosse somme de plusieurs centaines de milliers de dollars. Pas assez, semble-t-il, pour Marius Tremblay qui était resté face à Anastase aussi expressif que son chien. Puis, l'ancien soldat avait demandé au collectionneur de s'en aller et de plus venir l'importuner à ce sujet.

Anastase Goldart était sorti furieux de cette rencontre. Lui, qui avait cherché toute sa vie ce Graal qu'était une peinture de Michel-Ange, se voyait rebouté par un simple vétéran qui ne connaissait rien à l'art et qui avait pour seul livre un almanach français de 1930. Le collectionneur ne dort pas une seule heure de tous les jours suivants, son esprit étant trop tourmenté pour lui laisser quelques heures de répit. Ni l'argent, ni les femmes, pas même une maison dans Westmount n'avait fait vaciller Marius Tremblay. Anastase ne voyait pas comment obtenir cette peinture tant souhaitée et ces préoccupations commencèrent à prendre le dessus sur son esprit. « Rien ne va m'arrêter, se dit Anastase. Il me faut cette œuvre, oui, il me la faut ! »

Il se mit alors à espionner les moindres faits et gestes du vieux soldat. Ce dernier ne sortait que très

rarement de chez lui, le plus souvent pour aérer la tête de son chien qui semblait devenir accroc à l'odeur des vieux meubles et de la poussière, car, au bout de trois minutes, le chien ne souhaitait qu'une chose : rentrer dans la maison et se coucher. Durant quelques jours, une femme de ménage, probablement aussi âgée qu'une étudiante de CEGEP, entra les matins à 10 h dans la maison pour en ressortir aux alentours de midi. Anastase trouva cette chose étrange puisque l'intérieur de la maisonnette était propre, mais sans plus. Le soir, un jeune homme à l'apparence désœuvré, dont il ne peut voir le visage, venait saluer le vieil homme. Cet étudiant aux allures de bohémien mondain surprit d'ailleurs Anastase Goldart à fouiner aux alentours de la maison du soldat.

Marius Tremblay ne semblait en avoir qu'après son chien et c'était là son point faible selon Anastase. Ce dernier n'arrivait plus à vivre depuis la découverte de l'existence d'une peinture de Michel-Ange à Montréal. Ses traits s'étaient d'ailleurs tirés depuis sa rencontre avec le soldat, et son attitude hautaine avait été remplacée par une allure tourmentée. Un soir de torture, comme l'étaient toutes ses soirées depuis la découverte de l'œuvre picturale, Anastase s'emporta dans un vent de folie : « Puisque ni l'argent, ni les biens ne peuvent avoir raison de ce vieux fou, je vais le pousser dans ses derniers retranchements, marmonna le collectionneur dans une voie satanique ! »

C'est ainsi que l'amateur d'art italien, fomenta l'enlèvement du chien intoxiqué à la poussière. Anastase Tremblay y mit les grands moyens. Il trouva par le biais de contacts fortement non recommandables, deux hommes de main qui allaient entrer par effraction, la nuit venue, dans la demeure de Marius Tremblay.

Cela allait être un jeu d'enfant et pour quelques milliers de dollars, Anastase Goldart allait pouvoir faire chanter son soldat entêté.

Les deux hommes se postèrent donc aux abords de la rue Saint-Marc, à l'intersection du boulevard René-Levesque Ouest et attendirent le moment propice. Il avait été convenu entre les deux malfaiteurs et le collectionneur de ne pas faire de mal à l'animal, ni de toucher ou de menacer une quelconque personne. Ce travail devait être effectué dans le calme et sans témoins.

Comme à son habitude, ce quartier du centre-ville était tranquille. Toutes les voitures étaient stationnées le long du trottoir et le chapeau de neige sur leur toit s'épaississait, peu à peu, avec l'accumulation des flocons glacés. Malgré la proximité des bars de la rue Sainte-Catherine, peu de passants foulaient la pellicule blanchâtre recouvrant le pavage de la rue, facilitant ainsi la tâche des deux voyous.

Le plus gros des deux individus se plaça à quelques pas de l'entrée de la demeure de Marius Tremblay puis farfouilla dans ses poches pour en sortir son paquet de cigarettes. Il en porta une à sa bouche tandis que son compagnon s'approchait calmement de la porte. Alors qu'il allumait le petit rouleau de feuilles de tabac hachées, son collègue inséra une tige métallique dans la serrure et exécuta quelques mouvements verticaux pour ouvrir délicatement la porte. Un léger déclic se fit entendre et le voyou regarda le deuxième lascar qui fumait. Ce dernier lui fit signe que personne ne venait dans leur direction et lui jeta alors un sac en tissu. Le malfrat l'attrapa et enfila une cagoule trouée sur sa tête. Il

poussa doucement la porte en évitant soigneusement de la faire grincer. La maisonnée résonnait sous le coup des ronflements du propriétaire et le voyou put se glisser à l'intérieur sans aucun problème. Il prit soin de marcher au ralenti et de se faire aussi léger qu'une plume. L'art du cambriolage se résumait au silence et Dédé L'Entourloupe était expert en la matière. Aucune place ne lui avait résisté, il avait toujours pu se faufiler à l'intérieur des bâtiments choisis. Certes, il n'avait pas toujours pu en ressortir libre, mais sa réputation n'était plus à faire. Tout le monde le connaissait, même la police. Mais depuis quelque temps et depuis l'apparition de ses premiers cheveux gris, Dédé rongea son frein et se faisait plus calme dans le milieu du banditisme. Il guettait la bonne occasion pour prendre sa retraite, mais comme tout le monde, il devait nourrir son estomac et en attendant le gros coup, il s'attelait à effectuer de petites taches malsaines.

Le parquet craqua sous un des pieds du voyou et ce dernier s'arrêta aussitôt. Le ronflement, au préalable fortement audible, se tut puis une minute plus tard, reprit de plus belle. Une chorale de nez avait d'ailleurs lieu. Semble-t-il, le maître et son chien étaient en compétition à savoir lequel des deux réveillera l'autre en premier. Dédé reprit son avancée furtive et s'arrêta au niveau de l'escalier. Il observa un instant le haut des marches et ne vit pas de lumière allumée. Il respira alors un grand coup et, malgré le fait que ses plus belles années soient passées, s'élança avec une aisance déconcertante par-dessus la main courante et se mit à courir sur la rambarde. En deux-trois mouvements, Dédé se retrouva à l'étage et reprit son souffle. La maisonnée baignait toujours dans le